

LE LIT 29



De **Guy de Maupassant**
Mise en scène : **Ladislav Chollat**

AVRIL 2009

Mardi 7 et mercredi 8 à Péronne

MAI 2009

Mardi 5 à Terramesnil / Mercredi 6 à Humbercourt
Jeudi 6 et Vendredi 15 à Quend Plage / Vendredi 22 à Ailly sur Noye /
Vendredi 29 à Hirson

JUIN 2009

Mercredi 3 à Soissons
Vendredi 5 à Songeons / Mardi 9 à Moyenneville /
Mercredi 10 à Royaucourt / Jeudi 11 à Ravenel

Durée : 1h00

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Contacts : Grégory Michel // gregory.michel@ac-amiens.fr
Jonathan Rouviller // 03 22 22 24 76 // jonathan@comdepic.com

COMEDIE SAISON 2009
DE PICARDIE 2008

62 rue des Jacobins,
80 000 Amiens

03 22 22 20 20 / www.comdepic.com

LA NUIT DE VAL'GNES
LA CAGNOTTE
L'ÉTOILE
RÊVE D'AUTOMNE
COMÉDIZ
MADAME RAYMONDE REVIENT !
LES AMOUREUX
DIVINO AMORE
MÉDÉE
LA VILLE
L'UTOPIE CRÉDIT
THÉRÈSE RAQUIN
LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES
LES FOURBERIES DE SCAPIN
LA VIE DEVANT SOI
LE CABARET DES ENGAGÉS
PUTAIN D'VIE
ALICE
L'HOMME QUI...
L'ÉCOSSAISE OU LE CAFÉ
LE LIT 29

« Ce que l'on aime avec violence finit toujours par vous tuer. »

Guy de Maupassant dans *La Nuit*

Sommaire

Biographie de Maupassant	p4
Fiche élève (biographie de Maupassant)	p6
Portrait de Ladislav Chollat	p7
Entretien avec Ladislav Chollat	p8
Résumé du <i>Lit 29</i>	p9
Le contexte politique	p10
<i>Le Lit 29</i> , satire sociale et politique	p11
Les femmes héroïques chez Maupassant	p12
Texte du <i>Lit 29</i>	p18
Bibliographie	p29

Avant de voir le spectacle

- **Préparer la venue au spectacle.**
- **Faciliter la compréhension de la nouvelle de Maupassant**
- **Mettre en évidence les modifications apportées par Ladislav Chollat**

Portrait de Maupassant

L'enfance et l'adolescence

Né en 1850 à Tourville-sur-Arques, près de Dieppe, Guy de Maupassant, après la séparation de ses parents, est élevé par sa mère à Etretat. Il mène une existence assez libre, ponctuée de promenades, de baignades et de rencontres avec les pêcheurs ou les paysans. Il pénètre, déjà à cette époque, fort avant dans la connaissance du milieu normand. Il effectue ses études à Yvetot, puis à Rouen. A dix-sept ans, il rencontre, à Croisset, un vieil ami de sa mère : Gustave Flaubert.

Ce dernier tisse avec l'adolescent des liens d'amitié et devient très vite, pour lui, un conseiller.

La luminosité laiteuse et douce, la beauté marine et les contours abrupts du pays de Caux attirent les peintres : Maupassant fait la connaissance de Corot... puis, plus tard, de Monet.

Le temps de guerre

En 1870, la France déclare la guerre à la Prusse : Maupassant a vingt ans. Il s'engage, puis il est envoyé au front. Pris dans la débâcle, il arrive après des jours d'errance, affamé et fourbu, à Paris ; la capitale se prépare à l'état de siège...

Après l'armistice, il devient fonctionnaire au ministère de la Marine puis de l'instruction publique. Il s'adonne avec passion au canotage sur la Seine, fréquente des filles faciles et se divertit dans les guinguettes des bords de l'eau.

L'écrivain

De 1873 à 1880, Maupassant se consacre à l'apprentissage de l'écriture. Gustave Flaubert encourage ses premiers pas en littérature et lui fait rencontrer des écrivains célèbres (Tourgueniev, Zola, Daudet, Huysmans...). Il l'initie à l'observation précise du réel.

Poésie, théâtre, roman, articles de journaux..., rien ne rebute ce jeune talent qui se cherche. Vers 1875, il s'oriente vers la nouvelle : *Boule de Suif*, parue en 1880, vient confirmer ce choix, par le succès éclatant qu'elle remporte. Cette année 1880, qui marque le début de la gloire pour Maupassant, apporte aussi à l'écrivain un grand chagrin : la mort de Flaubert.

Maupassant, à partir de cette date, va vivre de sa plume. Il publie de très nombreux recueils de nouvelles, six romans (*Une vie, Bel-ami, Pierre et Jean...*), des récits de voyages. Il est aussi chroniqueur dans plusieurs journaux (Le Gil Blas, Le Gaulois, Le Figaro). Ses livres évoquent le plus souvent la Normandie. Il achète une maison à Etretat, dans laquelle il aime travailler à son œuvre.

Attiré néanmoins par le vagabondage, il effectue de nombreux voyages dans les régions méditerranéennes. Il fait des croisières sur son yacht : le Bel-ami, dont le nom reprend le titre d'un de ses romans les plus célèbres. Troubles et ennuis de santé le tourmentent.

La fin de sa vie sera marquée par le chagrin et la déchéance. Son frère sombre dans la folie ; lui-même se sent menacé par la même maladie et tente de se suicider. Il est interné et meurt en 1893.

Les soirées de Médan

Zola aime recevoir, tantôt à Paris, tantôt dans sa maison de Médan, village situé près de Paris, en bordure de Seine, quelques disciples ou amis fidèles comme Hennique, Céard, Alexis, Huysmans ou Maupassant.

Un jour, naît l'idée de composer un recueil collectif, où figurent leurs six noms, et ayant pour sujet unique leurs souvenirs de la guerre de 1870.

Ce volume, paru le 15 avril 1880, contient donc six nouvelles (dont certaines avaient déjà été publiées). Parmi elles, figure *Boule de Suif* qui est très vite remarquée. Cette nouvelle attire l'attention du public, favorise la vente du recueil, et ouvre à Maupassant le chemin de la gloire.

Réalisme ou naturalisme

Le réalisme est un courant artistique qui se développe plus particulièrement vers 1850. Les écrivains réalistes utilisent la réalité (du quotidien, des faits divers, des documents) comme toile de fond ou comme sujet de leurs œuvres. Récits, portraits et descriptions donnent au lecteur une impression de vérité par leur précision, leur simplicité et leur apparente objectivité. Flaubert est l'un des maîtres du réalisme.

Le naturalisme est une doctrine qui veut appliquer au domaine littéraire les méthodes des sciences expérimentales. Elle prétend observer la réalité humaine, souvent la plus sombre ou la plus sordide, pour en dégager des lois (Zola tente, par exemple dans *L'Assommoir*, d'expliquer la psychologie de ses personnages et de définir leur destin par les principes de l'hérédité).

Maupassant appartient-il à l'une ou l'autre de ces écoles ?

Il est, certes, marqué par ces deux tendances puisqu'il choisit bien souvent une réalité bien sombre comme texture de ses récits : il la peint d'ailleurs avec beaucoup de justesse et avec le souci de faire vrai. Toutefois, cet écrivain se refuse à se laisser enfermer dans une doctrine. Pour lui, les « réalistes » sont des « illusionnistes » qui, par la magie de leur plume, ne produisent que l'apparence du vrai : chaque artiste a sa propre vision de la réalité !

Activé élèves :

- ❖ Faire lire la biographie de Maupassant pendant une dizaine de minutes en demandant aux élèves de retenir les éléments qui leur paraissent importants.
- ❖ Faire travailler les différentes activités ci-dessous sans les documents.

FICHE ELEVE

L'enfance et l'adolescence

1. Maupassant est né en :
 - a) 1750
 - b) 1850
 - c) 1890
2. Il fait ses études à :
 - a) Dieppe
 - b) Etretat
 - c) Rouen
3. Il se lie d'amitié avec
 - a) Monet
 - b) Flaubert
 - c) Zola

Le temps de guerre

4. A quel pays la France déclare-t-elle la guerre ?
5. Sachant que Maupassant à 20 ans lorsqu'il part au combat, quelle est la date de la déclaration de guerre ?
6. Donnez un des métiers que Maupassant exerce après l'armistice.
7. Donnez un des passe-temps de Maupassant après la guerre.

L'écrivain

8. Entourez l'intrus parmi les auteurs que Maupassant a pu rencontrer :
Zola – Flaubert – Daudet – Camus – Huysmans
9. Entourez l'intrus parmi les différentes activités exercées par Maupassant :
Poésie – théâtre – musique – articles de journaux
10. Entourez l'intrus parmi les titres des œuvres de Maupassant :
Boule de Suif – *L'étranger* – *Une vie* – *Bel-ami* – *Pierre et Jean*

Les soirées de Médan

11. Quelle nouvelle assure le succès du livre écrit par le groupe d'écrivains ?

Réalisme ou naturalisme

12. Reliez le mouvement littéraire à sa définition :

Utilisation de la réalité (du quotidien, des faits divers, des documents) comme toile de fond ou comme sujet de leurs œuvres.

- NATURALISME

Observation de la réalité humaine, souvent la plus sombre ou la plus sordide, pour en dégager des lois

- REALISME

Maupassant appartient-il à l'une ou l'autre de ces écoles ?

13. Répondez à cette question en justifiant votre réponse.

Portrait de Ladislav Chollat

Mises en scènes

- En 2007 : *Médée* de Jean Anouilh (production Théâtre du Beauvaisis, scène conventionnée, théâtre de l'Héliotrope avec le soutien du Conseil Général de l'Oise, du Conseil Régional de Picardie, de la DRAC Picardie). Création à Beauvais en février 2007.
- En 2006 : *Trois semaines après le Paradis* d'Israël Horovitz (production Théâtre du Beauvaisis, scène conventionnée, théâtre de l'Héliotrope avec le soutien du Conseil Général de l'Oise et du Conseil Régional de Picardie). Création Beauvais, puis tournée dans l'Oise. Au festival d'Avignon OFF en 2007 au théâtre du Petit Louvre (direction Claude Sévannier). Tournée en 2008 / reprise à Paris au Théâtre du Petit Hébortot de mars à mai 2008.
- En 2005 et 2006 : *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais (production Théâtre du Beauvaisis, scène conventionnée, théâtre de l'Héliotrope avec le soutien du Conseil Général de l'Oise et du Conseil Régional de Picardie, de la DRAC Picardie).
- Création à Beauvais puis tournée en 2006 / reprise à Paris au vingtième théâtre en mai et juin 2006 et au Festival d'Avignon OFF en juillet 2006
- En 2004 et 2005 : *Le Détail des Choses* de Gérald Aubert (production Théâtre du Beauvaisis, scène conventionnée, théâtre de l'Héliotrope avec le soutien du Conseil Général de l'Oise et du Conseil Régional de Picardie).
- Création à Beauvais en 2004, puis tournée dans l'Oise. Reprise à partir du 6 février 2008 au Ciné 13 à Paris.
- De 2001 à 2004 : *On ne badine pas avec l'amour* de Musset (production La Petite fabrique, avec le soutien du T.N.M. La Criée et la participation du Conseil général des Bouches du Rhône). Création au Théâtre National de Marseille La Criée en mai 2001, tournée avec le soutien de l'ADAMI, puis reprise à Paris au théâtre 13 en juillet 2002, et au Théâtre du Ranelagh de février à mai 2003. Spectacle en tournée de février à mars 2004 (tournée Acte 2)
- En 2000, *Pluie*, texte contemporain de Delphine Mongens (coproduction Théâtre de Lenche, Théâtre de l'Héliotrope)
- En 1998, *Macbett* de Ionesco avec Le Théâtre de L'Héliotrope, Création à La Friche La Belle de Mai à Marseille (projet lauréat d'une bourse Défi Jeune, décernée par le Ministère de la Jeunesse et des Sports et soutenu par la Massalia Théâtre de marionnettes), tournée régionale, puis reprise à Marseille au Théâtre International Toursky en février 2001.

Interprétation

- De 1993 à 1998, il joue dans ses mises en scènes (Bérenger 1er dans *Le Roi se meurt*, l'Ange Heurtebise dans *Orphée*, Créon dans *Antigone*, Banco et Macoll dans *Macbett*)
- En 1997, il interprète Alcippe dans *Le menteur* de Corneille, mise en scène Renaud Mouillac
- En 1996, il interprète le rôle de « Lui » dans *Le Cantique des Cantiques*, mise en scène de Renaud Mouillac

Direction de Compagnie

Il fonde en 1998 le théâtre de l'Héliotrope, compagnie professionnelle. Le théâtre de l'Héliotrope est en résidence au Théâtre du Beauvaisis, Scène conventionnée de septembre 2004 à juin 2007 (résidence soutenue par la DRAC Picardie).

Direction artistique de Festival

Il est directeur artistique depuis janvier 2005 du festival « l'Oise au Théâtre » d'Ermenonville, consacré chaque année à un auteur. Après Eugène Ionesco, et René de Obaldia ce festival qui se déroule chaque année au parc Jean-Jacques Rousseau, mettra à l'honneur du 6 au 11 juin 2008 pour cette troisième édition Jean-Claude Grumberg.

E ntretien avec Ladislav Chollat

Pourquoi avoir choisi de mettre en scène une nouvelle de Maupassant ? Pourquoi *Le lit 29* ?

C'est vrai que cela paraît étrange : mettre en scène un texte qui n'est pas destiné à la représentation. Il faut savoir que je n'ai pas choisi le texte. On m'a demandé de monter la pièce à partir du texte que David Gabison, comédien qui joue dans la pièce, avait constitué à partir de plusieurs écrits de Maupassant. Au début, je n'y ai vu que des contraintes puis ensuite c'est devenu un défi : il fallait réussir à adapter ce texte pour la scène.

Comment fait-on pour adapter une nouvelle en pièce de théâtre lorsque celle-ci comporte si peu de dialogues ?

On aurait pu tricher et réécrire des dialogues à partir des textes mais j'aurais eu l'impression de trahir l'auteur, Maupassant. Dès lors j'ai voulu conserver la présence du narrateur au théâtre. Dans la nouvelle *Le lit 29*, le narrateur a un regard incisif sur ces personnages, une vision satirique de l'histoire qu'il nous raconte, une distanciation qu'on devait retrouver dans l'adaptation. Le personnage masculin joué par David Gabison joue davantage le rôle de conteur que celui d'Albert Epivent. On a donc conservé la vision de ce narrateur extérieur au récit qui s'exprime à la troisième personne du singulier. A un moment, nous avons été tentés de transposer les passages narratifs à la troisième personne du singulier comme si Epivent racontait son histoire. Mais on trahissait l'œuvre de Maupassant. On prêtait un regard critique, un ton sarcastique à ce personnage alors qu'à aucun moment il n'a ce recul par rapport à lui dans la nouvelle, à aucun moment il fait preuve d'autodérision.

Comment donne-t-on alors une « impression » de théâtre avec l'omniprésence de ce narrateur-conteur ?

Le narrateur ne prend pas en charge la totalité du texte. Dans la narration, certains passages sont pris en charge par Irma, personnage joué par Elsa Rozenknop. Par exemple, dans la nouvelle, le narrateur nous dresse le portrait d'Epivent en ces termes : « Sa cuisse était admirable, une cuisse de gymnaste... ». J'ai partagé le texte entre les deux personnages présents sur scène. L'un qui interprète Irma dira : « Sa cuisse était admirable », l'autre surenchéra en disant : « Une cuisse de gymnaste ! ». Ainsi, la dérision est plus sensible. Quand Irma peint amoureuxment Epivent en clamant qu'il avait une jolie tête, le nez mince et courbé, l'œil bleu, le front étroit, le conteur poursuit en disant qu'il était chauve ! Comme dans la nouvelle, il fallait que sur scène le spectateur ressente le point de vue moqueur du narrateur qui est en dehors de l'histoire. Il a ce regard objectif qu'Irma, amoureuse, n'a pas.

Le narrateur assume-t-il d'autres fonctions ?

Le narrateur est aussi celui qui joue *Le capitaine*. Etant donné que ma réflexion de départ était de donner une « allure » théâtrale à ce texte narratif, j'ai voulu mettre au service des comédiens tous les artifices qui sont théâtraux. C'est à dire les coulisses, la préparation des comédiens, les accessoires qui permettent de faire vivre les personnages, tous ces éléments propres au théâtre investissent la narration, investissent la scène. On ne distingue plus vraiment si ce sont les comédiens qui parlent ou les personnages. J'ai voulu montrer aux spectateurs le processus de création : comment on donne vie à un personnage, comment un accessoire peut servir à interpréter un personnage... bref, comment on transpose une nouvelle en pièce de théâtre.

Quel regard portez-vous sur le sujet de la pièce ?

Je trouve Maupassant affreusement pessimiste. Je le trouve très dur. Chez Maupassant, les personnages sont de grandes victimes comme Irma ou comme Jeanne, personnage crédule de *La Dot* qui se fait voler tout son argent par son époux ou à l'inverse des monstres d'égoïsme à l'image d'Epivent qui n'est pas sans rappeler la mère de Céleste Malivoire dans *L'aveu*. Après avoir frappé sa fille, elle lui conseille de continuer à profiter de l'homme dont elle est enceinte jusqu'au moment où il découvrira sa grossesse.

Résumé du *Lit 29*

« Quand le capitaine Épivent passait dans la rue, toutes les femmes se retournaient. Il présentait vraiment le type du bel officier de hussards. Aussi paradait-il toujours et se pavanait-il sans cesse, fier et préoccupé de sa cuisse, de sa taille et de sa moustache. Il les avait superbes, d'ailleurs, la moustache, la taille et la cuisse. »

Le capitaine Epivent s'éprendra finalement d'une très belle femme rouennaise, Irma, et, un an durant, on pourra croire à une « rédemption par l'amour » de ce caractère entièrement dévoué à son apparence. Malheureusement la guerre de 1870 passe par là et le capitaine est envoyé sur le front. Pendant ce temps la ville de Rouen est occupée par les Prussiens. A son retour il ne retrouve Irma qu'à l'hôpital où elle est soignée pour une syphilis en phase terminale. Elle lui apprend que, violée par les Prussiens, elle a contracté la maladie et a refusé de se soigner, préférant coucher avec tout ce que la ville comptait de soldats pour en tuer le plus possible. Epivent ne peut s'empêcher de la considérer comme une prostituée.

« - Dans tous les cas, c'est honteux, dit-il. Elle eut une sorte d'étouffement, puis reprit :

- Qu'est-ce qui est honteux, de m'être fait mourir pour les exterminer, dis ? Tu ne parlais pas comme ça quand tu venais chez moi, rue Jeanne D'Arc ? Ah ! c'est honteux ! Tu n'en aurais pas fait autant, toi, avec ta croix d'honneur ! Je l'ai plus méritée que toi, vois-tu, plus que toi, et j'en ai tué plus que toi, des Prussiens!...Il demeurait stupéfait devant elle, frémissant d'indignation.

- Ah ! tais-toi... tu sais... tais-toi... parce que... ces choses-là... je ne permets pas... qu'on y touche... Mais elle ne l'écoutait guère :

- Avec ça que vous leur avez fait bien du mal aux Prussiens ! ça serait-il arrivé si vous les aviez empêchés de venir à Rouen ? Dis ? C'est vous qui deviez les arrêter, entends-tu. Et je leur ai fait plus de mal que toi, moi, oui, plus de mal, puisque je vais mourir, tandis que tu te ballades, toi, et que tu fais le beau pour enjôler les femmes. Ah ! oui, tu es un joli poseur. Je te connais, va. Je te connais. Je te dis que je leur ai fait plus de mal que toi, moi, et que j'en ai tué plus que tout ton régiment réuni... va donc... capon ! »

Et Irma mourra seule.

Activés élèves :

- ❖ Inviter les élèves à réfléchir sur le titre de la nouvelle « Lit 29 », à interroger ce qu'il suscite.
- ❖ Après lecture du résumé ou lecture intégrale de la nouvelle, inviter les élèves à établir des liens entre la biographie de Maupassant et les sujets essentiels du *Lit 29* (la guerre – les femmes...)

L e contexte politique

De 1850 à 1860, la Prusse progresse considérablement sur le plan économique et elle prépare sa prééminence politique. Bismarck est alors président du Conseil, et il fait de l'unité allemande son principal objectif. Napoléon III, d'abord hésitant, finit par s'inquiéter de cette nouvelle ambition prussienne, et réclame des compensations territoriales.

Les rapports franco-allemands atteignent un point critique lorsque Léopold de Hohenzollern se porte candidat au trône d'Espagne. C'est facilement un incident diplomatique qui va conduire à la guerre... Or l'armée française n'est pas prête à affronter une armée prussienne moderne et organisée. En un mois, elle cède du terrain : Bazaine est bloqué dans Metz le 18 août : l'empereur est enfermé dans Sedan où il capitule le 1^{er} septembre : quand la nouvelle parvient à Paris, c'est l'empire qui s'effondre.

La république est proclamée le 4 septembre. La France est vaincue et occupée...¹

C'est sur cette toile de fond historique que se déroulent les nouvelles de Maupassant... Nouvelles dans lesquelles des paysans normands, des bourgeois et des soldats prussiens vont se côtoyer, se mépriser, se craindre, se haïr...

¹ Résumé fait à partir des pages 124 à 127 de *L'histoire de France de 1852 à nos jours*, G. Duby (Larousse)

L e lit 29, satire sociale et politique

Maupassant, nouvelliste reconnu dès ses débuts, écrivait également pour des journaux comme le *Gil Blas*, entre autres. À plusieurs reprises déjà, il avait écrit des articles dénonçant la guerre, la qualifiant de « charcuterie hideuse ». Le 11 décembre 1883, Maupassant en publie un autre où il se fait le critique des « promoteurs de la guerre », visant plus particulièrement M. de Moltke, stratège de l'armée prussienne lors de la guerre franco-allemande de 1870. Mais comment s'y prend-il pour détruire les arguments des défenseurs de la guerre ? Comment s'y prend-il pour promouvoir la paix ? C'est par l'étude de ces deux aspects que nous découvrirons comment ceux-ci arrivent à se consolider mutuellement pour une meilleure argumentation globale.

(...) Un artiste habile en cette partie, un massacreur de génie, M. de Moltke, a répondu, voici deux ans, aux délégués de la paix, les étranges paroles que voici : « La guerre est sainte, d'institution divine ; c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments, l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et les empêche en un mot de tomber dans le plus hideux matérialisme ! ».

Ainsi, se réunir en troupes de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien, ne rien étudier, ne rien apprendre, ne rien lire, n'être utile à personne, pourrir de saleté, coucher dans la fange, vivre comme les brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim ; voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme !

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Nous luttons contre la nature, contre l'ignorance, contre les obstacles de toute sorte, pour rendre moins dure notre misérable vie. Des hommes, des bienfaiteurs, des savants usent leur existence à travailler, à chercher ce qui peut aider, ce qui peut secourir, ce qui peut soulager leurs frères. Ils vont, acharnés à leur besogne utile, entassant les découvertes, agrandissant l'esprit humain, élargissant la science, donnant chaque jour à l'intelligence une somme de savoir nouveau, donnant chaque jour à leur patrie du bien-être, de l'aisance, de la force.

La guerre arrive. En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience, de travail et de génie.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.(...)

Extrait de l'article publié dans le *Gil Blas* du 11 décembre 1883, Maupassant.

Activé élèves :

1. Quelles sont les thèses en présence ? (thèse réfutée et thèse défendue par Maupassant).
2. Quelle image Maupassant donne-t-il des « hommes de guerre » ?
3. Le registre polémique : relevez, dans le texte, quelques procédés utilisés par ce registre.

Les femmes héroïques chez Maupassant

Groupement de documents :

- *Mademoiselle Fifi*, Maupassant
- *Boule de Suif*, Maupassant
- Extraits de *Contes et nouvelles de Maupassant adaptés par Battaglia*

On arrivait au dessert ; on versait du champagne. Le commandant se leva, et du même ton qu'il aurait pris pour porter la santé de l'impératrice Augusta, il but :

" A nos dames ! " Et une série de toasts commença ; des toasts d'une galanterie de soudards et de pochards, mêlés de plaisanteries obscènes, rendues plus brutales encore par l'ignorance de la langue.

Ils se levaient l'un après l'autre, cherchant de l'esprit, s'efforçant d'être drôles ; et les femmes, ivres à tomber, les yeux vagues, les lèvres pâtesuses, applaudissaient chaque fois éperdument.

Le capitaine, voulant sans doute rendre à l'orgie un air galant, leva encore une fois son verre, et prononça : " A nos victoires sur les cœurs ! "

Alors le lieutenant Otto, espèce d'ours de la Forêt-Noire, se dressa, enflammé, saturé de boissons. Et envahi brusquement de patriotisme alcoolique, il cria : " À nos victoires sur la France ! "

Toutes grises qu'elles étaient, les femmes se turent ; et Rachel, frissonnante, se retourna : " Tu sais, j'en connais, des Français, devant qui tu ne dirais pas ça. "

Mais le petit marquis, la tenant toujours sur ses genoux, se mit à rire, rendu très gai par le vin : « Ah ! ah ! ah ! je n'en ai jamais vu, moi. Sitôt que nous paraissions, ils foutent le camp ! »

La fille, exaspérée, lui cria dans la figure : " Tu mens salop ! "

Durant une seconde, il fixa sur elle ses yeux clairs, comme il les fixait sur les tableaux dont il crevait la toile à coups de revolver, puis il se remit à rire : " Ah ! oui, parlons-en, la belle ! serions-nous ici, s'ils étaient braves ? " Et il s'animait : " Nous sommes leurs maîtres ! à nous la France ! "

Elle quitta ses genoux d'une secousse et retomba sur sa chaise. Il se leva, tendit son verre jusqu'au milieu de la table et répéta : " À nous la France et les Français, les bois, les champs et les maisons de France ! "

Les autres, tout à fait saouls, secoués soudain par un enthousiasme militaire, un enthousiasme de brutes, saisirent leurs verres en vociférant : " Vive la Prusse ! " et les vidèrent d'un seul trait.

Les filles ne protestaient point, réduites au silence et prises de peur. Rachel elle-même se taisait, impuissante à répondre.

Alors, le petit marquis posa sur la tête de la juive sa coupe de champagne emplie à nouveau " A nous aussi, cria-t-il, toutes les femmes de France ! "

Elle se leva si vite, que le cristal, culbuté, vida, comme pour un baptême, le vin jaune dans ses cheveux noirs, et il tomba, se brisant à terre. Les lèvres tremblantes, elle bravait du regard l'officier qui riait toujours, et elle balbutia, d'une voix étranglée de colère : " Ca, ça, ça n'est pas vrai, par exemple, vous n'aurez pas les femmes de France. "

Il s'assit pour rire à son aise, et, cherchant l'accent parisien : " Elle est peine ponte, peine ponte, qu'est-ce alors que tu viens faire ici, petite ? "

Interdite, elle se tut d'abord, comprenant mal dans son trouble, puis, dès qu'elle eut bien saisi ce qu'il disait, elle lui jeta, indignée et véhémement : " Moi ! moi ! Je ne suis pas une femme, moi, je suis une putain ; c'est bien tout ce qu'il faut à des Prussiens. "

Elle n'avait point fini qu'il la giflait à toute volée ; mais comme il levait encore une fois la main, affolée de rage, elle saisit sur la table un petit couteau de dessert à lame d'argent, et si brusquement qu'on ne vit rien d'abord, elle le lui piqua droit dans le cou, juste au creux où la poitrine commence.

Un mot qu'il prononçait fut coupé dans sa gorge ; et il resta béant, avec un regard effroyable.

Tous poussèrent un rugissement, et se levèrent en tumulte ; mais ayant jeté sa chaise dans les jambes du lieutenant Otto, qui s'écroula tout au long, elle courut à la fenêtre, l'ouvrit avant qu'on eût pu l'atteindre, et s'élança dans la nuit, sous la pluie qui tombait toujours.

Mademoiselle Fifi, Maupassant

Au moment où l'on servit le potage, M. Follenvie reparut, répétant sa phrase de la veille: "L'officier prussien fait demander à Mlle Elisabeth Rousset si elle n'a point encore changé d'avis."

Boule de suif répondit sèchement : "Non, Monsieur."

Mais au dîner la coalition faiblit. Loiseau eut trois phrases malheureuses. Chacun se battait les flancs pour découvrir des exemples nouveaux et ne trouvait rien, quand la comtesse sans préméditation peut-être, éprouvant un vague besoin de rendre hommage à la Religion, interrogea la plus âgée des bonnes sœurs sur les grands faits de la vie des saints. Or, beaucoup avaient commis des actes qui seraient des crimes à nos yeux ; mais l'Eglise absout sans peine ces forfaits quand ils sont accomplis pour la gloire de Dieu, ou pour le bien du prochain. C'était un argument puissant; la comtesse en profita. Alors, soit par une de ces ententes tacites, de ces complaisances voilées, où excelle quiconque porte un habit ecclésiastique, soit simplement par l'effet d'une inintelligence heureuse, d'une secourable bêtise, la vieille religieuse apporta à la conspiration un formidable appui. On la croyait timide, elle se montra hardie, verbeuse, violente. Celle-là n'était pas troublée par les tâtonnements de la casuistique; sa doctrine semblait une barre de fer; sa foi n'hésitait jamais; sa conscience n'avait point de scrupules. Elle trouvait tout simple le sacrifice d'Abraham, car elle aurait immédiatement tué père et mère sur un ordre venu d'en haut; et rien, à son avis, ne pouvait déplaire au Seigneur quand l'intention était louable. La comtesse, mettant à profit l'autorité sacrée de sa complice inattendue, lui fit faire comme une paraphrase édifiante de cet axiome de morale: "La fin justifie les moyens."

Elle l'interrogeait:

" Alors, ma sœur, vous pensez que Dieu accepte toutes les voies, et pardonne le fait quand le motif est pur ?

- Qui pourrait en douter, Madame ? Une action blâmable en soi devient souvent méritoire par la pensée qui l'inspire."

Et elles continuaient ainsi, démêlant les volontés de Dieu, prévoyant ses décisions, le faisant s'intéresser à des choses qui, vraiment, ne le regardaient guère.

Tout cela était enveloppé, habile, discret. Mais chaque parole de la sainte fille en cornette faisait brèche dans la résistance indignée de la courtisane. Puis, la conversation se détournant un peu, la femme aux chapelets pendants parla des maisons de son ordre, de sa supérieure, d'elle-même, et de sa mignonne voisine, la chère sœur Saint-Nicéphore. On les avait demandées au Havre pour soigner dans les hôpitaux des centaines de soldats atteints de la petite vérole. Elle les dépeignit, ces misérables, détailla leur maladie. Et tandis qu'elles étaient arrêtées en route par les caprices de ce Prussien, un grand nombre de Français pouvaient mourir qu'elles auraient sauvés peut-être ! C'était sa spécialité, à elle, de soigner les militaires ; elle avait été en Crimée, en Italie, en Autriche, et, racontant ses campagnes, elle se révéla tout à coup une de ces religieuses à tambours et à trompettes qui semblent faites pour suivre les camps, ramasser des blessés dans les remous des batailles, et, mieux qu'un chef, dompter d'un mot les grands soudards indisciplinés ; une vraie bonne sœur Ran-tan-plan, dont la figure ravagée, crevée de trous sans nombre, paraissait une image des dévastations de la guerre.

Personne ne dit rien après elle, tant l'effet semblait excellent.

Aussitôt le repas terminé, on remonta bien vite dans les chambres pour ne descendre, le lendemain, qu'assez tard dans la matinée.

Le déjeuner fut tranquille. On donnait à la graine semée la veille le temps de germer et de pousser ses fruits.

La comtesse proposa de faire une promenade dans l'après-midi; alors le comte, comme il était convenu, prit le bras de Boule de suif, et demeura derrière les autres, avec elle.

Il lui parla de ce ton familial, paternel, un peu dédaigneux, que les hommes posés emploient avec les filles, l'appelant: "ma chère enfant", la traitant du haut de sa position sociale, de son honorabilité indiscutée. Il pénétra tout de suite au vif de la question:

"Donc, vous préférez nous laisser ici, exposés comme vous-même à toutes les violences qui suivraient un échec des troupes prussiennes, plutôt que de consentir à une de ces complaisances que vous avez eues si souvent en votre vie?"

Boule de suif ne répondit rien.

Il la prit par la douceur, par le raisonnement, par les sentiments. Il sut rester "monsieur le comte", tout en se montrant galant quand il le fallut, complimenteur, aimable enfin. Il exalta le service qu'elle leur rendrait, parla de leur reconnaissance; puis soudain, la tutoyant gaiement : "Et tu sais, ma chère, il pourrait se vanter d'avoir goûté d'une jolie fille comme il n'en trouvera pas beaucoup dans son pays."

Boule de suif ne répondit pas et rejoignit la société.

Boule de Suif, Maupassant.

L'OFFICIER PRUSSIEN VEUT VOUS PARLER IMMÉDIATEMENT...

NON, JE N'IRAI PAS !!

AU BOUT DE DIX MINUTES, BOULE DE SUIF REPARUT ...

ALORS ... DE QUOI S'AGISSAIT-IL ?

MADAME, IL NE FAUT PAS L'IRRITER ... NOUS DÉPENDONS ENTièrement DE LUI !!

IL EUT MEUX VALU QU'IL APPELLE L'UN D'ENTRE NOUS !! IL FAUT DU TACT AVEC CES ÉTRANGERS...

CE SERA UNE FORMALITÉ !!

CETTE FILLE EST TROP VIOLENTE ET COLÉRIQUE ...

OH LA CANAILLE !! LA CANAILLE !! JE NE PEUX PAS PARLER... CELA NE VOUS RÉGARDE PAS !!

MALGRÉ TOUT, LE SOUPER FUT GAI ET, BIENTÔT CHACUN SE RETIRA DANS SA PIÈCE...

VOYONS, VOUS ÊTES BÊTE, QU'EST-CE QUE ÇA VOUS FAIT ?

NON, MON CHER, IL Y A DES MOMENTS OÙ CES CHOSÉS-LA NE SE FONT PAS !! SURTOUT QU'ANT IL Y A DES PRUSSIENS À CÔTÉ !!

DANS SA CHAMBRE, LOISEAU ÉTAIT ENCORE DEBOUT ... UN FRÔLEMENT DANS LE COLLOIR ATTIRA SA CURIOSITÉ ...

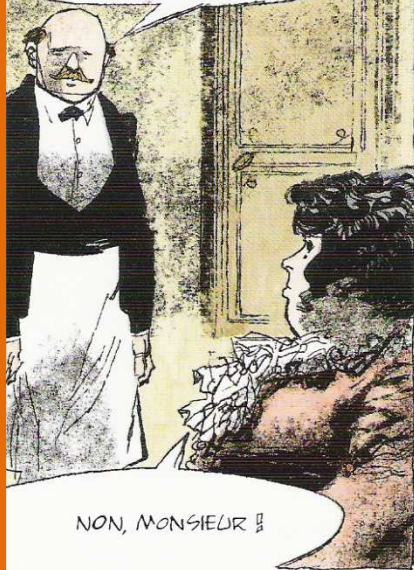
LES MYSTÈRES DU CORRIDOR !! JE VEUX SAVOIR ...

LE DISCOURS FUT INTERROMPU PAR L'AUBERGISTE ...

MA SŒUR, PENSEZ-VOUS QUE DIEU PARDONNE UNE MAUVAISE ACTION QUAND L'INTENTION EST LOUABLE ?

L'OFFICIER PRUSSIEN FAIT DEMANDER À MME SI ELLE N'A POINT ENCORE CHANGÉ D'AVIS.

LA RÉPONSE REFROIDIT UN PEU CES ESPRITS ÉCHAUFFÉS. PUIS, LA COMTESSE EUT UNE INTUITION MERVEILLEUSE, ELLE S'ADRESSA À LA SŒUR LA PLUS ÂGÉE ...



NON, MONSIEUR !!



QUI POURRAIT EN DOUTER ? !! RIEN NE PEUT DÉPLAIRE AU SEIGNEUR QUAND LE MOTIF EST PUR ...

PUIS, LA SŒUR PARLA DE SON ORDRE ...

TERRIBLE MALADIE !! J'EN SAIS QUELQUE CHOSE... J'AI FAIT LA GUERRE EN CRIMÉE ... EN ITALIE ... QUE DE SOUFFRANCES !! !!

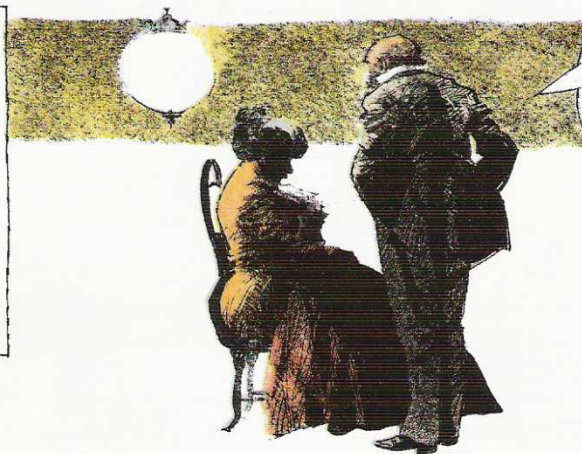


NOUS AVONS ÉTÉ DEMANDÉES AU HAVRE POUR SOIGNER LES SOLDATS ATTEINTS DE LA PETITE VÉROLE ...



PENDANT QUE L'ON VOUS RETIENT ICI ... QUI SAIT COMBIEN DE NOS MALHEUREUX SOLDATS MOURRONT !!

PERSONNE NE DIT RIEN TANT L'EFFET PARUT EXCELLENT. LA COMTESSE PROPOSA DE FAIRE UNE PROMENADE ET COMME IL ÉTAIT CONVENU LE COMTE DEMAURA AVEC BOULE DE SUIF ...



DONC VOUS PRÉFÉREZ NOUS LAISSER ICI EXPOSÉS À CES BRÛTES ... ALORS QUE SI VOUS VOULIEZ ...

À NOS VICTOIRES SUR LA FRANCE !!

J'EN CONNAIS
DES FRANÇAIS
DEVANT QUI
TU NE DIRAIS PAS
ÇA !!



AH !! AH !! JE N'EN AI
JAMAIS VU MOI !! SÎTÔT
QU'Ê NOUS PARAÎSSONS,
ILS FOULENT LE CAMP !!



LES OFFICIERS SECÔDES
D'UN ENTHOÛSIAÛME MILITAIRE
VOUFÉRAIENT...



À NOUS
LA FRANCE !!
LES CHAMPS
ET LES
MAISONS !!

À NOUS
TOUTES
LES FEMMES
DE FRANCE !!

ÇA CE N'EST PAS VRAI,
VOUS N'AUREZ PAS LES FEMMES
DE FRANCE !!



ELLE EST BIEN
PÔNNE !! QU'ÊST
CE ALORS QU'Ê
TU FAIS ICI
PETITE ?

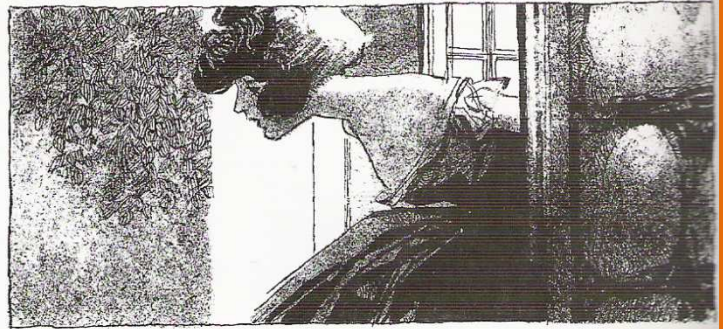
RACHEL SE TÛT D'ABORD,
COMPRENANT MAL...
PÔIS, ELLE HÛRLA...



MOI !! MOI JE SÛIS
UNE PÛTAIN !! C'EST BIEN
TOUT CE QU'IL FAUT
À DES PRÛSSIENS !!

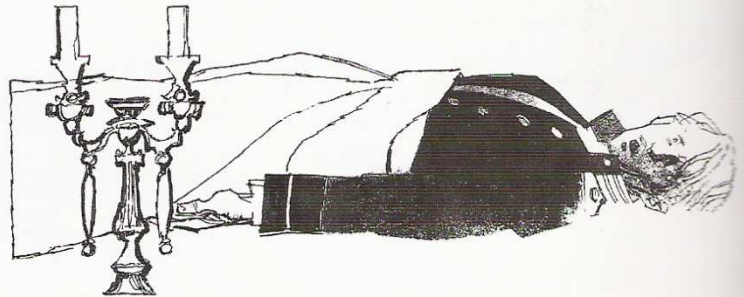
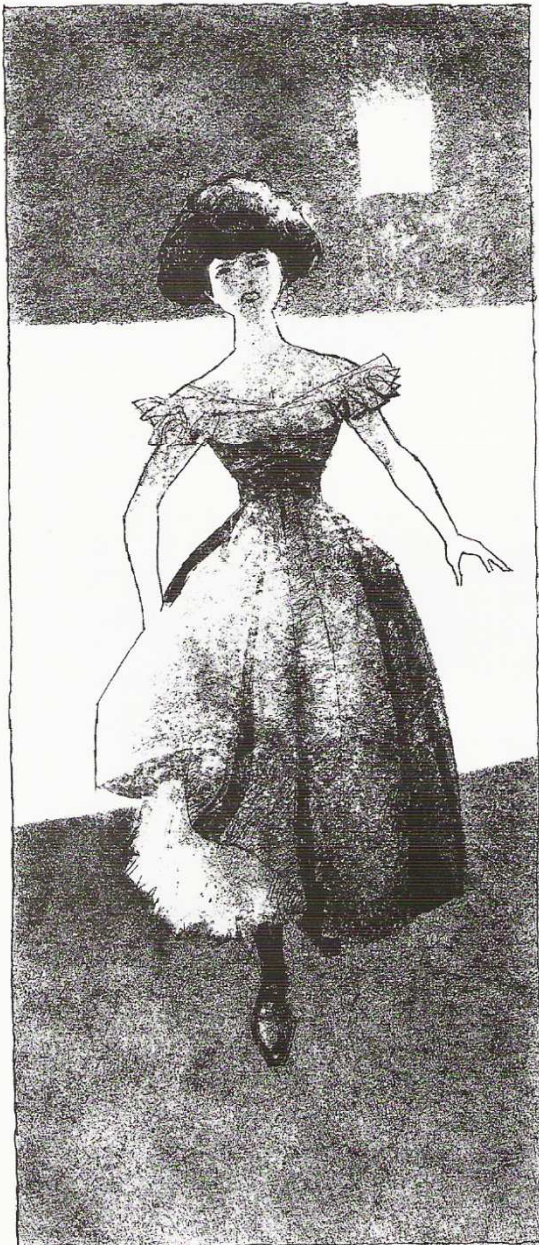


AVANT QUE QUELQU'UN RÉAGISSE,
ELLE COURUT À LA FENÊTRE, SAUTA...

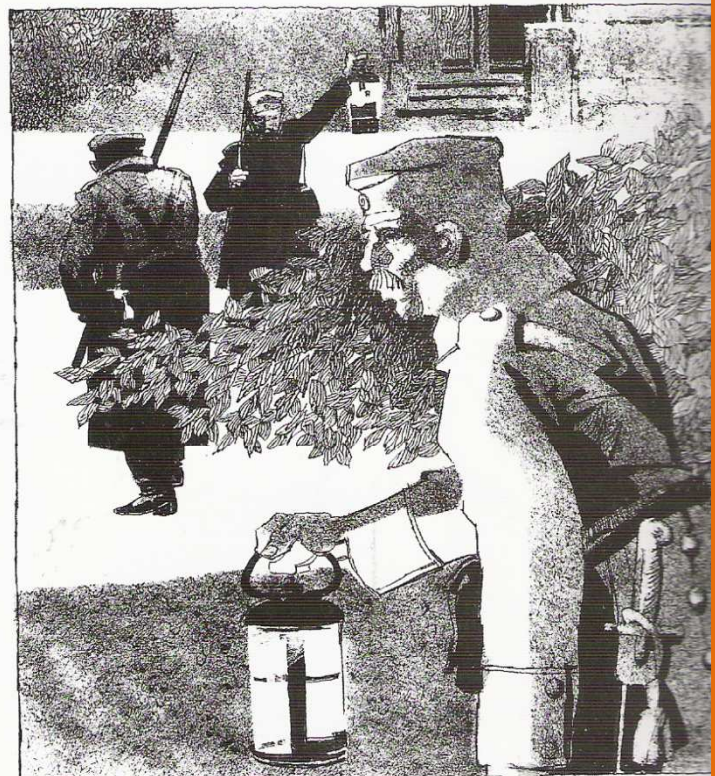


... ET S'ÉLANÇA DANS LA NUIT...

LE COLTEAU AVAIT PÉNÉTRÉ PROFONDÉMENT DANS LA GORGE
DE L'OFFICIER ET, EN DEUX MINUTES
MADemoiselle FIFI FUT MORTE...



LE MAJOR ORGANISA AUSSITÔT LA POURSUITE
DE LA FUGITIVE...



Activé élèves :

- ❖ On demandera aux élèves de comparer les héroïnes du *Lit 29*, de *Mademoiselle fifi* et *Boule de Suif*.
- ❖ On pourra proposer aux élèves d'étudier l'adaptation des textes de Maupassant en BD.

*Vous les militaires, vous gagnez sur tous les tableaux :
Quand vous gagnez, vous avez la gloire.
Quand vous perdez, vous avez le pouvoir.
Quand vous trahissez, il vous reste l'honneur.*
Abel Bonnard

Réflexions sur *Le lit 29* et *décoré* !

(petite forme pour un comédien et une comédienne)

Que peut faire un gouvernement quand il doit précipiter sa population dans une guerre qu'il sait inutile ?

D'abord, avec son état-major, il doit rendre ses militaires prestigieux en les habillant de façon impressionnante : des pantalons rouges, des vareuses ornées de galons argentés et or, des fourragères qui barrent les poitrines. Il doit grandir leur taille avec des caques à cimier et crinière, des képis rehaussés d'aigrettes, de plumets et de casoars, il leur confie des armes de parades, et complète le tout par des gants blancs.

Dans *Le lit 29*, la guerre est partout, goût de la guerre préventive, les militaires méprisent les civils, les militaires mènent des campagnes de séduction pour conquérir les épouses et les maîtresses des bourgeois. En temps de paix l'oisiveté des officiers, leur ennui ne les conduisent qu'à la parade, aux victoires sur les femmes, ils arborent leurs conquêtes comme des drapeaux pris à l'ennemi.

Une première lecture du *Lit 29* ; jusqu'à sa conclusion, n'allait pas au-delà d'une fin cynique et d'une morale amère : le capitaine Epivent abandonne son trophée, Irma, lorsqu'il est lui-même un objet de moqueries de la part de ses camarades de régiment. Il n'est qu'un être médiocre et Irma une femme entretenue tombée, « fille à Prussiens ».

Un examen plus approfondi des nouvelles de Maupassant, de ses romans, surtout *Bel-ami*, nous apprend que Maupassant abhorre les militaires et constate que seul un homme égaré ne peut regarder sans dégoût ces experts en « boucherie d'hommes », admettre sans scandale qu'on les « accable d'honneurs », admirer leur oripeaux sans restriction mentale « lorsqu'ils passent fiers, respectés, aimés des femmes, acclamés par les foules, uniquement parce qu'ils ont pour mission de répandre le sang humain » (contes et nouvelles « Fou »).

Maupassant maudit la guerre, il la tient pour une tradition des époques barbares. S'il considère les militaires français comme des êtres abominables, c'est parce qu'ils imposent aux civils sans défense des souffrances injustifiables, mais surtout parce qu'ils idolâtrèrent la guerre en la transformant en une vertueuse divinité, alors qu'en fait elle force ceux qu'elle incorpore parmi ses fidèles « à ne penser à rien, ni rien étudier, ni rien apprendre, ne rien lire, d'être utile à personne, pourrir de saleté, coucher dans la fange, vivre comme des brutes, dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner des peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chairs pilées mêlées à la terre boueuse et rougies de monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportées, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne et crever au coin d'un champ... » (*La Guerre*, Gil Blas, 11 décembre 1883).

Il ne faudrait pas déduire de ces diatribes passionnées que Maupassant engage un pays à se laisser spolier et tuer sans esquisser le moindre geste de défense ou de protestation, mais par un singulier paradoxe, ni les politiciens, ni les membres des classes dirigeantes, ni les militaires ne songent à faire une guerre juste, s'ils y consentaient, ils risqueraient de perdre leurs privilèges, de compromettre leur fortune, leur prestige, et Maupassant déteste ces hommes qui, parce qu'ils ont fait la guerre, se prennent pour des hommes.

Bientôt, la France de Maupassant se couvrira de tumulus patriotiques, ces « plaines de chairs pilées mêlées à la boue et rougies de monceaux de cadavres » se minéraliseront, s'illustreront en formes triomphantes de pierres ou de bronze devant lesquelles viendront se recueillir veuves et orphelins.

David GABISON

*Déjà la pierre pense où votre nom s'inscrit
Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri.*
Aragon

Texte du chant « Sambre et Meuse »

Tous ces fiers enfants de la Gaule
allaient sans trêve et sans repos,
avec leurs fusils sur l'épaule
courage au cœur et sac à dos,
la gloire était leur nourriture.
Ils étaient sans pain, sans souliers,
la nuit ils couchaient sur la dure
avec leurs sacs pour oreiller.

*Le Régiment de Sambre et Meuse
marchait toujours au cri de liberté
cherchant la route glorieuse
qui l'a conduit à l'immortalité.*

Pour nous battre ils étaient cent mille,
à leur tête ils avaient des rois,
le général vieillard débile
faiblit pour la première fois,
voyant certaine la défaite
il réunit tous ses soldats,
puis il fit battre la retraite,
mais eux ne l'écouterent pas.

Le choc fut semblable à la foudre,
ce fut un combat de géants
ivres de gloire, ivres de poudre,
pour mourir ils serraient les rangs.
Le Régiment par la mitraille
était assailli de partout,
pourtant la vivante muraille
impassible restait debout.

Le nombre eut raison du courage,
un soldat restait le dernier,
il se défendit avec rage
mais bientôt fut fait prisonnier.
En voyant ce héros farouche
l'ennemi pleura sur son sort,
le héros prit une cartouche,
jura, puis se donna la mort.

*Le Régiment se Sambre et Meuse
Reçut la mort eu cri de liberté
Mais son histoire glorieuse
Lui donne droit à l'immortalité.*

Chant militaire 1879
Robert Planquette

Le Lit 29

Cette adaptation est composée à partir des textes suivants de Guy de Maupassant :

- *Un coup d'état* – 1882
- *Mitsi* (Le Gil Blas, 22 janvier 1884)
- *Pétition d'un viveur malgré lui* (Gil Blas, 12 janvier 1882, nouvelle restée inédite jusqu'en 1992)
- *Décoré !* (Gil Blas, 13 novembre 1883)
- *Le lit 29* (Gil Blas, 8 juillet 1884)
- *Les idées du colonel* (Le Gaulois, 9 juin 1884)

Cette histoire est la troisième version d'une histoire racontée une première fois en 1878 dans *Le mariage du lieutenant Carl*

- *La Guerre* (Gil Blas, 11 décembre 1883)
- *Sur l'eau* La Revue des lettres et des Arts - 1888 février mars et avril
- *Un fou* Le Gaulois – 2 septembre 1885
- Lettre à son oncle Monsieur Cord' Homme 1872 (?)
- Correspondance familiale

La chambre 11 – Gil Blas 9 décembre 1884

Les Follies amoureuses Opéra chanté d'après Regnard– Romance chantée - 1888

Cette adaptation est faite pour deux voix un homme et une femme : Lui – elle

Adaptation déposée à la S.A.C.D. par David Gabison

L e lit 29

Albert –et l’armée–

Des gens naissent avec un instinct prédominant, une vocation ou simplement un désir éveillé, dès qu’ils commencent à parler, à penser.

Albert Epivent n’avait depuis son enfance, qu’une idée en tête, être décoré. Tout jeune, il portait des croix de la légion d’honneur en zinc comme d’autres enfants portent un képi et il donnait fièrement la main à sa mère, dans la rue, en bombant sa petite poitrine ornée du ruban rouge et de l’étoile de métal.

Après de pauvres études il échoua au baccalauréat et, ne sachant que faire, il s’engagea dans l’armée.

Quand le capitaine Epivent passait dans la rue, toutes les femmes se retournaient. Il présentait vraiment le type du bel officier de hussard. Aussi paraissait-il toujours et se pavait-il sans cesse, fier et préoccupé de sa cuisse, de sa taille, de sa moustache. Il les avait superbes, d’ailleurs : la moustache, la taille et la cuisse.

Sa moustache était blonde, très forte, tombant martialement sur la lèvre en un beau bourelet couleur de blé mûr, mais fin, soigneusement roulé, et qui descendait ensuite des deux côtés de la bouche en deux puissants jets de poils tout à fait crânes.

La taille était mince comme s’il eût porté corset, tandis qu’une vigoureuse poitrine de mâle, bombée et cambrée, s’élargissait au-dessus.

Sa cuisse était admirable,

une cuisse de gymnaste,

de danseur, dont la chair musclée dessinait tous ses mouvements sous le drap collant du pantalon rouge.

Il marchait en tendant le jarret et en écartant les pieds et les bras, de ce pas un peu balancé des cavaliers,

qui sied bien pour faire valoir les jambes et le torse, qui semble vainqueur sous l’uniforme,

mais commun sous la redingote.

La pensée entrée aux premiers jours de sa vie ne le quittait plus et il souffrait d’une façon continue de n’avoir point le droit de montrer sur sa redingote un petit ruban de couleur. Les gens décorés qu’il rencontrait sur le boulevard lui portaient un coup au cœur. Il les regardait de coin avec une jalousie exaspérée. Parfois, par les longs après-midi de désœuvrement, il se mettait à les contempler : « huit officiers et dix sept chevaliers. Tant que ça ! C’est stupide de prodiguer la croix d’une pareille façon ! ». Comme beaucoup d’officiers, le capitaine Epivent portait mal le costume civil. Il n’avait plus l’air, une fois vêtu de drap gris ou noir, que d’un commis de magasin.

Mais en tenue, il triomphait. Il avait d’ailleurs une jolie tête, le nez mince et courbé, l’œil bleu, le front étroit.

Il était chauve, par exemple, sans qu’il eût jamais compris pourquoi ses cheveux étaient tombés. Il se consolait en constatant qu’avec de grandes moustaches un crâne un peu nu ne va pas mal.

Il méprisait tout le monde en général avec beaucoup de degrés dans son mépris.

D’abord, pour lui, les civils n’existaient point. Il les regardait, ainsi qu’on regarde les animaux, sans leur accorder plus d’attention qu’on n’en accorde aux moineaux ou aux poules. Seuls, les officiers comptaient dans le monde, mais il n’avait pas la même estime pour tous les officiers. Il ne respectait que les hommes beaux, la vraie, l’unique qualité du militaire devant être la prestance. Un soldat, c’était un gaillard, que diable, un grand gaillard crée pour faire la guerre et l’amour, un homme à poigne, à crins et à reins, rien de plus. Il classait les généraux de l’armée française en raison de leur taille, de leur tenue et de l’aspect rébarbatif de leur visage. Bourbaki lui apparaissait comme le plus grand homme de guerre des temps modernes.

Il riait beaucoup des officiers de la ligne qui sont courts et gros et soufflent en marchant, mais il avait surtout une invincible mésestime qui frisait la répugnance pour les pauvres gringalets sortis de l’école polytechnique, ces maigres petits hommes à lunettes, gauches et maladroits, qui semblent autant faits pour l’uniforme qu’un lapin pour dire la messe. Il s’indignait qu’on tolérât dans l’armée ces avortons aux jambes grêles qui marchent comme des crabes, qui ne boivent pas, qui mangent peu et qui semblent mieux aimer les équations que les belles filles.

-et les femmes-

Le capitaine Epivent avait des succès constants, des triomphes auprès du beau sexe. Toutes les fois qu’il soupaient en compagnie d’une femme, il se considérait comme certain de finir la nuit en tête à tête, sur le même sommier, et si des obstacles insurmontables empêchaient sa victoire le soir même, il était sûr au moins de la « suite à demain ».

Les camarades n'aimaient pas lui faire rencontrer leurs maîtresses, et les commerçants en boutiques, qui avaient de jolies femmes au comptoir de leur magasin, le connaissaient, le craignaient et le haïssaient éperdument.

Quand il passait, la marchande échangeait, malgré elle, avec lui, un regard à travers les vitres de la devanture ; un de ces regards qui valent plus que les paroles tendres, qui contiennent un appel et une réponse, un désir et un aveu. Et le mari qu'une sorte d'instinct avertissait, se retournant brusquement, jetait un coup d'œil furieux sur la silhouette fière et cambrée de l'officier. Et quand le capitaine était passé, souriant et content de son effet, le commerçant :

« En voilà un grand dindon. Quand est-ce qu'on finira de nourrir tous ces propres à rien qui traînent leur ferblanterie dans les rues ? Quand à moi, j'aime mieux un boucher qu'un soldat, s'il a du sang sur son tablier, c'est du sang de bête au moins ; il est utile à quelque chose, celui-là ; et le couteau qu'il porte n'est pas destiné à tuer des hommes. Je ne comprends pas qu'on tolère sur les promenades que ces meurtriers publics promènent leurs instruments de mort. Il en faut, je le sais bien, mais qu'on les cache au moins, et qu'on ne les habille pas en mascarade avec des culottes rouges et des vestes bleues. On n'habille pas le bourreau en général, n'est-ce pas ? »

La femme, sans répondre, haussait imperceptiblement les épaules, tandis que le mari, devinant le geste sans le voir :

« Faut-il être bête pour aller voir parader ces cocos-là. »

La réputation de conquérant du capitaine Epivent était d'ailleurs établie dans toute l'armée française.

-Rouen-

Or, en 1868, son régiment, le 102^{ème} hussard, vint tenir garnison à Rouen.

Il fut bientôt connu dans la ville.

Il apparaissait tous les soirs, vers cinq heures, sur le cours Boiledieu, pour prendre l'absinthe au café de la Comédie, mais avant d'entrer dans l'établissement, il avait soin de faire un tour sur la promenade pour montrer sa jambe, sa taille et sa moustache.

Les commerçants rouennais qui se promenaient aussi, les mains derrière le dos, préoccupés des affaires et parlant de la hausse et de la baisse, lui jetaient cependant un regard et murmuraient :

« Bigre, ! Voilà un bel homme ».

Puis, quand ils le connurent :

« Tiens, le capitaine Epivent ! Quel gaillard tout de même ! »

..le capitaine Epivent..

Les femmes, à sa rencontre, avaient un petit mouvement de tête tout à fait drôle, une sorte de frisson de pudeur,

comme si je m'étais sentie faible ou dévêtue devant lui.

Elles baissaient un peu la tête avec une ombre de sourire sur les lèvres, un désir d'être trouvées charmante et d'avoir un regard de lui.

Regardez Rouen de midi à une heure. Voyez ces fillettes en cheveux, ces petites ouvrières deux par deux, errant sur les trottoirs, provocantes, l'œil hardi, prêtes à accepter tout rendez-vous, cherchant de l'amour par les rues.

Ce sont vos clientes.

Sondez leurs cœurs. Ecoutez-les causer :

- Oh moi, ma chère, si j'ai la chance de trouver un garçon riche, je te promets qu'il ne me lâchera pas ou bien gare le vitriol.

Et quand un brave garçon passe près d'elle, il reçoit en plein visage, en plein cœur ce regard.

Il s'arrête ;

la fille est jolie, toute prête ;

il cède.

Quand il se promenait avec un camarade, le camarade ne manquait jamais de proclamer avec une jalousie envieuse, chaque fois qu'il revoyait le même manège :

« Ce bougre d'Epivent, a-t-il de la chance. D'ailleurs, nous sommes tous un peu pareil, en France. La femme, voyez-vous, on ne l'enlèvera pas de nos cœurs. Elle y est, elle y reste. Nous l'aimons, nous l'aimerons, nous ferons pour elle toutes les folies, tant qu'il y aura une France sur la carte d'Europe. Et même si on escamote la France, il restera toujours des Français.

Moi, devant les yeux d'une femme, d'une jolie femme, je me sens capable de tout. Sacristi ! quand je sens entrer en moi son regard, son sacré nom de regard, qui vous met du feu dans les veines, j'ai envie de je ne sais quoi, de me battre, de lutter, de casser des meubles, de montrer que je suis le plus fort, le plus brave, le plus hardi et le plus dévoué des hommes.

Mais je ne suis pas le seul, non vraiment : toute l'armée française est comme moi, je vous le jure. Depuis le piou-piou jusqu'aux généraux nous allons de l'avant, jusqu'au bout, quand il s'agit d'une femme, d'une jolie femme. Rappelez-vous ce que Jeanne d'Arc nous a fait faire autrefois ».

Parmi les filles entretenues de la ville, c'était une lutte, une course, à qui l'enlèverait. Elles venaient toutes, à cinq heures, l'heure des officiers, sur le cours Boiledieu, et elles traînaient leurs jupes, deux par deux, d'un bout à l'autre du cours, tandis que, deux par deux, lieutenants, capitaines et commandants, traînaient leurs sabres sur le trottoir, avant d'entrer au café.

Irma

La belle Irma, la maîtresse disait-on de Monsieur Templier-Papon, le riche manufacturier, était de cette race charmante. Elle avait le triomphe élégant et effronté du faux allié à la modestie du vrai. Une provinciale délurée, avec son air de bourgeoise alerte, sa candeur trompeuse de pensionnaire, son sourire qui ne dit rien et ses bonnes petites passions adroites mais tenaces.

Je devais montrer mille fois plus de ruses, de souplesse, d'invention féminine que toutes les épouses rouennaises réunies pour arriver à satisfaire mes goûts, mes vices, sans éveiller aucun soupçon, aucun potin, aucun scandale dans la ville qui me regardait avec tous ses yeux, toutes ses fenêtres.

Jamais on ne l'aurait suspectée, jamais on n'aurait pensé que sa vie n'était pas aussi limpide que ses yeux gris transparents et chauds et si honnêtes.

Je cueillais mes amants occasionnels dans l'armée et les gardait le temps de leur séjour dans la garnison.

Elle n'avait pas d'amour, elle avait des sens.

Dès qu'un nouveau Régiment arrivait à Rouen, je prenais des renseignements sur tous les officiers. Je connaissais les cadres aussi bien que le colonel.

Je savais tout, tout, les habitudes intimes, l'instruction, l'éducation, les qualités physiques, la résistance à la fatigue, le caractère patient ou violent, la fortune, la tendance à l'épargne ou à la prodigalité. Puis je faisais son choix. Je prenais de préférence des hommes d'allure fringante, mais je les voulais beaux.

Après avoir distingué celui qui m'aimerait pendant le temps de séjour réglementaire, il me restait à lui jeter le mouchoir.

Que de femmes se seraient trouver embarrassées, auraient pris des moyens ordinaires, les voies suivies par toutes, se seraient laissées faire la cour en marquant toutes les étapes de la conquête et de la résistance, en laissant un jour baiser les doigts, le lendemain le poignet, le jour suivant la joue, la bouche et puis le reste.

J'avais une méthode plus prompte plus discrète, plus sûre. Je les regardais longuement droit dans les yeux.

Si l'officier choisit ne comprenait pas ce n'était qu'un sot et je passais au suivant, classé au numéro 2 dans les cartons de mon désir.

S'il comprenait c'était une chose faite, sans tapage, sans galanterie compromettante, sans visites nombreuses

Quoi de plus simple

De plus pratique.

-Romance-

Or, un soir, elle fit arrêter sa voiture en face de la Comédie, et descendant, eut l'air d'aller acheter du papier ou commander des cartes de visite chez M. Paulard, le graveur, cela pour passer devant les tables d'officiers et jeter au capitaine Epivent un regard qui voulait dire :

« Quand vous voudrez »,

« Quand vous voudrez »,

« Quand vous voudrez »,

si clairement que le colonel, ne put s'empêcher de grogner :

« Cré cochon. A-t-il de la chance, ce bougre-là ? »

Le mot du colonel fut répété ; et le capitaine Epivent, ému de cette approbation supérieure, passa le lendemain,

en grande tenue, et plusieurs fois de suite,

sous les fenêtres de la belle.
Elle le vit, se montra,

sourit.

Le soir même il était son amant.
Ils s'affichèrent, se donnèrent en spectacle, se compromirent mutuellement,

fiers tous les deux d'une pareille aventure.

Il n'était bruit dans la ville que des amours de la belle Irma avec l'officier. Seul, M. Templier-Papon les ignorait.

Le capitaine rayonnait de gloire :

« Irma vient de me dire – Irma me disait cette nuit – hier, en dînant avec Irma... »

Pendant plus d'un an, il promena, étala, déploya dans Rouen cet amour, comme un drapeau pris à l'ennemi. Il se sentait grandi par cette conquête, envié, plus sûr de l'avenir, plus sûr de la croix tant désirée, car tout le monde avait les yeux sur lui, et il suffit de se trouver bien en vue pour n'être pas oublié.

Souvent nous nous retrouvions dans une chambre à « l'Hôtel du Cheval d'Or » sur la route de Rouen :

un nid médiocre quatre murs tapissés de papier gris clair à fleurs bleues, un lit de sapin, deux chaises et les quelques vases de nécessité pour la toilette,

que fallait-il de plus ?

- Une minute mon chéri, j'arrive !

Et je me dévêtais avec une brusquerie fiévreuse, jetant mes bottines par terre et mon corset sur le fauteuil. Puis ma robe noire et mes jupes dénouées étant tombées en cercle autour d'elle, je me drassais en chemise de soie rouge, ainsi qu'une fleur qui vient d'éclore.

D'autrefois, ils sortaient pour faire ce qu'ils appelaient « nos escapades ». Elles étaient bien innocentes d'ailleurs.

Cela consistait à aller souper dans une auberge de banlieue, ou bien, après avoir dîné chez moi ou chez lui, à courir les cafés borgnes, comme des étudiants en goguette.

Nous entrions dans les caboulots populaires et nous allions nous asseoir dans le fond du bouge enfumé,

sur des chaises boiteuses, devant une vieille table de bois. Un nuage de fumée âcre, où restait une odeur de poisson frit du dîner, emplissait la salle ; des hommes en blouse gueulaient en buvant des petits verres ;

et le garçon étonné posait devant eux deux cerises à l'eau-de-vie.

Elle, tremblante, apeurée et ravie, soulevait jusqu'au bout de son nez, qui la retenait en l'air, sa voilette noire pliée en deux ; et elle se mettait à boire avec la joie qu'on a en accomplissant une adorable scélératesse.

Chaque cerise avalée me donnait la sensation d'une faute commise, chaque gorgée du rude liquide descendait en moi comme une jouissance délicate et défendue.

- Allons-nous-en.

Et ils partaient. Elle filait vivement, la tête basse, d'un pas menu, entre les buveurs qui la regardaient passer d'un air mécontent ; et quand ils se retrouvaient dans la rue, elle poussait un grand soupir comme si ils venaient d'échapper à un terrible danger.

- Si on m'injurait dans ces endroits-là, qu'est-ce que tu ferais ?

- Mais je te défendrais, parbleu ! Je te défendrais !

Et je lui serrais le bras avec bonheur, avec le désir confus, peut-être, d'être injuriée et défendue, de voir des hommes se battre pour moi, même ces hommes-là, avec lui.

Depuis notre plus tendre enfance

L'amour a reçu nos serments,

Et je reviens plein d'espérance

Lui rappeler ces doux moments

Rien n'effacera de mon âme,

Ce beau rêve un instant voilé
Rêve d'amour où ma flamme,
ma flamme,
Passa dans mon cœur éveillé.

-Déclaration de guerre et adieux-

Mais voilà que la guerre éclata et que le régiment du capitaine fut envoyé à la frontière un des premiers. Les adieux furent lamentables. Ils durèrent toute une nuit.

Dans le loin bruit de roulement de tambours.

Sabre, culotte rouge, képi, dolman chavirés du dos d'une chaise, par terre ; les robes, les jupes, les bas de soie répandus, tombés aussi, mêlés à l'uniforme, en détresse sur le tapis, la chambre bouleversée comme après une bataille, Irma, folle, les cheveux dénoués, jetait ses bras désespérés autour du cou de l'officier, l'étreignant puis, le lâchant, se roulait sur le sol, renversait les meubles, arrachait les franges des fauteuils, mordait leurs pieds, tandis que le capitaine, fort ému, mais inhabile aux consolations, répétait :

« Irma, ma petite Irma, y a pas à dire, il le faut ».

Ils se séparèrent au jour levant.

Elle suivit en voiture son amant jusqu'à la première étape.

Et je l'embrassai presque en face du régiment à l'instant de la séparation.

On trouva même ça très gentil, très digne, très chic et les camarades serrèrent la main du capitaine.

« Cré veinard, elle avait du cœur tout de même, cette petite ».

On voyait vraiment là-dedans quelque chose de patriotique.

-La guerre-

Fin avec les tambours qui s'éloignent. Puis chanter le 1^{er} couplet et le refrain du « Régiment de Sambre et Meuse ».

Tous ces fiers enfants de la Gaule
allaient sans trêve et sans repos,
avec leurs fusils sur l'épaule
courage au cœur et sac à dos,
la gloire était leur nourriture.
Ils étaient sans pain, sans souliers,
la nuit ils couchaient sur la dure
avec leurs sacs pour oreiller.

On jouait au soldat d'un bout à l'autre du pays.

Des bonnetiers étaient colonels faisant fonctions de généraux ; des revolvers et des poignards s'étaient étalés autour des gros ventres pacifiques enveloppés de ceintures rouges ; de petits bourgeois devenus guerriers d'occasion commandaient des bataillons de volontaires braillards et juraient comme des charretiers pour se donner de la prestance.

Le seul fait des tenir des armes, de manier des fusils à système affolait ces gens qui n'avaient jusqu'ici manié que des balances, et les rendait, sans aucune raison, redoutables au premier venu. On exécutait des innocents pour prouver qu'on savait tuer ; on fusillait, en rôdant pas les campagnes vierges encore de Prussiens, les chiens errants, les vaches ruminant en paix, les chevaux malades pâturant dans les herbages.

Chacun se croyait appeler à jouer un grand rôle militaire. Mais les Prussiens arrivaient à marche forcée. Le régiment fut fort éprouvé. Pendant la retraite, on vit de petits lignards courir comme des troupeaux que pousse un boucher sur les routes. Ils tombaient dans la plaine la tête fendue d'un coup de sabre ou la poitrine trouée d'une balle, d'autres étaient jetés dans un trou comme des chiens écrasés après avoir été éventrés par un boulet et piétinés, écrasés, mis en bouillie par les charges de cavalerie. Ce fut une débauche de sang, une débauche où s'affolèrent les armées, une débauche dont se grisèrent les civils, les femmes, les enfants qui lisaient le soir, sous la lampe les récits exaltés des massacres.

Refrain des roulements de tambour

(dans le lointain des roulements de tambours)

Le choc fut semblable à la foudre,
ce fut un combat de géants
ivres de gloire, ivres de poudre,
pour mourir ils serraient les rangs.
Le Régiment par la mitraille
était assailli de partout,
pourtant la vivante muraille
impassible restait debout.

Le Capitaine se conduisit héroïquement et reçut enfin la croix tant convoitée.

-Le retour-

Aussitôt de retour, il demanda des nouvelles d'Irma, mais, personne ne put lui en donner.

D'après les uns, elle avait fait la noce avec l'état-major Prussien. Certains l'auraient même aperçue se promenant dans Rouen au bras d'un officier Prussien en uniforme. La population indignée s'était ameutée et plusieurs habitants étaient allés trouver le Maire. Le Maire leur avait répondu que les Français étaient des braillards et des lâches et que puisque les Prussiens nous avaient battus nous n'avions rien à dire.

D'après les autres, elle s'était retirée chez ses parents, cultivateurs aux environs d'Yvetot.

Il envoya même son ordonnance à la mairie pour consulter le registre des décès. Le nom de sa maîtresse ne s'y trouva pas.

Hier encore, mon bien aimé,

Ton cœur répondait à mon cœur,

Es-tu toujours mon fiancé

Au regard franc un peu moqueur ?

Sais-tu toujours ce mot je t'aime ?

Que je t'appris un certain jour ?

Ah ! redis-le

C'est un poème

Trois fois sacré pour notre amour

Alors il eut un grand chagrin dont il faisait parade. Il mettait même au compte de l'ennemi son malheur, attribuait aux Prussiens qui avaient occupé Rouen la disparition de la jeune femme, et déclarait :

« A la prochaine guerre, ils me la payeront, les gredins ».

-Le lit 29-

Or, un matin, comme il entra au mess à l'heure du déjeuner, un commissionnaire, vieil homme en blouse, coiffé d'une casquette cirée, lui remit une enveloppe. Il l'ouvrit et lut :

Mon chéri,

Je suis à l'hôpital, bien malade, bien malade. Ne reviendras-tu pas me voir ? Ça me ferait tant plaisir !

IRMA

Le capitaine devint pâle, et, remué de pitié, il déclara :

« Nom de nom, la pauvre fille. J'y vais aussitôt le déjeuner ».

Et pendant tout le temps, il raconta à la table des officiers qu'Irma était à l'hôpital ; mais qu'il l'en ferait sortir, cré matin. C'était encore la faute de ces sacrés noms de Prussiens. Elle avait dû se trouver seule, sans le sou, crevant de misère, car on avait certainement pillé son mobilier.

« Ah ! les salopiaux ! »

Tout le monde était ému en l'écoutant.

A peine eut-il glissé sa serviette roulée dans son rond de bois, qu'il se leva ; et, ayant cueilli son sabre au porte-manteau, bombant sa poitrine pour se faire mince, il agrafa son ceinturon, puis partit d'un pas accéléré pour se rendre à l'hôpital civil.

Mais l'entrée du bâtiment hospitalier, où il s'attendait à pénétrer immédiatement, lui fut sévèrement refusée et il dut même aller trouver son colonel à qui il expliqua son cas et dont il obtint un mot pour le directeur.

Celui-ci, après avoir fait poser quelque temps le beau capitaine dans son antichambre, lui délivra enfin une autorisation, avec un salut froid et désapprouvateur.

Dès la porte il se sentit gêné dans cet asile de la misère, de la souffrance et de la mort. Un garçon de service le guida.

Il allait sur la pointe des pieds, pour ne pas faire de bruit, dans les longs corridors où flottait une odeur fade de moisi, de maladie et de médicaments. Un murmure de voix, par moments troublait seul le grand silence de l'hôpital.

Parfois, par une porte ouverte, le capitaine apercevait un dortoir, une file de lits dont les draps étaient soulevés par la forme des corps. Des convalescentes, assises sur des chaises au pied de leurs couches, cousaient vêtues d'une robe d'uniforme en toile grise, et coiffées d'un bonnet blanc. Son guide soudain s'arrêta devant une de ces galeries pleines de malades. Sur la porte on lisait, en grosses lettres : « Syphilitiques ». Le capitaine se sentit rougir. Une infirmière préparait un médicament sur une petite table de bois à l'entrée.

Partout des figures se dressaient au-dessus des couches, des figures pâles, étonnées, qui regardaient l'uniforme, des figures de femmes, de jeunes femmes et de vieilles femmes, mais qui semblaient toutes laides, vulgaires, sous l'humble caraco réglementaire.

« Je vais vous conduire, c'est au lit 29 ».

On ne voyait rien qu'un renflement des couvertures. La tête elle-même était cachée sous le drap.

« C'est là. »

Lui

- Irma.

Elle

- Albert !... Albert !... C'est toi !... Oh !... c'est bien... c'est bien...

Lui

- Qu'est-ce que tu as eu ?

Elle

- Tu as bien vu, c'est écrit sur la porte.

Lui

- Comment as-tu attrapé ça, ma pauvre fille ?

Elle

- C'est ces salops de Prussiens. Ils m'ont prise presque de force et ils m'ont empoisonnée. Je ne crois pas que j'en réchappe. Le médecin dit que c'est bien grave. Oh ! tu es décoré, que je suis contente. Que je suis contente ! Oh ! si je pouvais t'embrasser ?

Lui

- Tu ne t'es donc pas soignée ?

Elle

- Non, j'ai voulu me venger, quand j'aurais dû en crever ! Et je les ai empoisonnés aussi, tous, tous, le plus que j'ai pu. Tant qu'ils ont été à Rouen je ne me suis pas soignée.

Lui

- Ah ! Alors ça tu as bien fait.

Elle

- Oh ! oui, il en mourra plus d'un par ma faute, va. Je te réponds que je me suis vengée.

Lui

- Tant mieux. Allons je vais te quitter parce qu'il faut que je sois chez le colonel à quatre heures.

Elle

- Déjà ! tu me quittes déjà ! Oh ! tu viens à peine d'arriver !...

Lui

Il s'en alla, sous les regards du dortoir, pliant sa haute taille pour se faire petit ; quand il fut dans la rue, il respira.

Le soir, ses camarades lui demandèrent :

« Et bien ! Irma ? »

« Elle a eu une fluxion de poitrine, elle est bien mal. »

Mais un petit lieutenant, flairant quelque chose à son air, alla aux informations le lendemain, quand le capitaine entra au mess, il fut accueilli par une décharge de rires et de plaisanteries.

On se vengeait, enfin.

On apprit, entre autre, qu'Irma avait fait une noce enragée avec l'état-major prussien, qu'elle avait parcouru le pays à cheval avec un colonel de hussards bleus et avec bien d'autres encore, et que, dans Rouen, on ne l'appelait plus que la « femme aux Prussiens ».

Pendant huit jours le capitaine fut la victime du régiment. Il recevait, par la poste, des notes révélatrices, des ordonnances, des indications de médecins spécialistes, même des médicaments dont la nature était inscrite sur le paquet.

Et le colonel, mis au courant, déclara d'un ton sévère :

« Et bien ! le capitaine avait là une jolie connaissance. Je lui en ferai mes compliments. »

- Tu vois bien que je suis venu tout de suite ; mais il faut absolument que je sois chez le colonel à quatre heures.

Elle

- C'est toujours le colonel Prune ?

Lui

- C'est toujours lui. Il a été blessé deux fois.

Elle

- Et tes camarades, y en a-t-il eu de tués ?

Lui

- Oui. Saint-Timon, Savagnat, Poli, Sapreval, Robert, de Courson, Pasafi, Santal, Caravan et Poivrin sont morts. Sahel a eu le bras emporté et Courvoisin une jambe écrasée, Paquet a perdu l'œil droit.

Elle

- Veux-tu m'embrasser, dis, avant de me quitter, madame Langlois n'est pas là.

Tu reviendras, dis, tu reviendras. Promets-moi que tu reviendras.

Lui

Oui, je te le promets.

Elle

- Quand ça. Peux-tu jeudi ?

Lui

- Oui, jeudi.

Elle

- Jeudi, deux heures.

Lui

- Oui, jeudi deux heures.

Elle

- Tu me le promets ?

Lui

- Je te le promets.

Elle

- Adieu, mon chéri.

Au bout d'une douzaine de jours, il fut appelé par une nouvelle lettre d'Irma. Il la déchira avec rage,

Il ne répondit pas.

Huit jours plus tard, je lui écrivais de nouveau que j'étais tout à fait mal, et que je voulais lui dire adieu.

Il ne répondit pas.

Après quelques jours encore, il reçut la visite de l'aumônier de l'hôpital.

La fille Irma Pavolin, à son lit de mort, le suppliait de venir.

Il n'osa pas refuser de suivre l'aumônier, mais il entra dans l'hôpital le cœur gonflé de rancune méchante, de vanité blessée, d'orgueil humilié.

Il ne la trouva guère changée et pensa qu'elle s'était moquée de lui.

Lui

- Qu'est-ce que tu me veux ?

Elle

- J'ai voulu te dire adieu. Il paraît que je suis tout à fait bas.

Lui

- Ecoute, tu me rends la risée du régiment, et je ne veux pas que ça continue.

Elle

- Qu'est-ce que je t'ai fait, moi ?

Lui

- Ne compte pas que je reviendrai ici pour me faire moquer de moi par tout le monde !

Elle

- Qu'est-ce que je t'ai fait, moi ? Je n'ai pas été gentille avec toi peut-être ? Est-ce que je t'ai quelquefois demandé quelque chose ? Sans toi, je serais restée avec M. Templier-Papon et je ne me trouverais pas ici aujourd'hui. Non, vois-tu, si quelqu'un a des reproches à me faire, ça n'est pas toi.

Lui

- Je ne te fais pas de reproches, mais je ne peux pas continuer à venir te voir, parce que ta conduite avec les Prussiens a été la honte de toute la ville.

Elle

- Ma conduite avec les Prussiens ? Mais quand je te dis qu'ils m'ont prise, et que je te dis que, si je ne me suis pas soignée, c'est parce que j'ai voulu les empoisonner. Si j'avais voulu me guérir, ça n'était pas difficile, parbleu ! mais je voulais les tuer, moi, et j'en ai tué, va !

Lui

- Dans tous les cas, c'est honteux.

Un silence.

Le lendemain, il apprit qu'elle était morte.

(8 juillet 1884)

Final : Musique militaire, « Le régiment de Sambre et Meuse ».

TEXTE DIT PAR LA COMEDIENNE

Bibliographie

- ❖ *L'histoire de France de 1852 à nos jours*, G. Duby (Larousse)
- ❖ *Boule de Suif*, Maupassant
- ❖ *Mademoiselle Fifi*, Maupassant
- ❖ *Le lit 29*, Maupassant
- ❖ *Contes et nouvelles* de Maupassant adaptés par Battaglia

Dossier élaboré par MICHEL Grégory
Responsable du service éducatif
de la Comédie de Picardie
gregory.michel@ac-amiens.fr